Melo, m'a écrit une lettre très touchante, dont, sous peu, je vous enverrai une copie.

Deo gratias ! Que Dieu soit béni ! que notre bonne Mère, Marie Immaculée, soit remerciée pour la protection qu'elle nous a accordée par l'intercession de notre patronne, la gracieuse sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, de notre vénéré Fondateur et du saint Père Albini, auxquels nous nous sommes recommandés.



VICARIAT DU MACKENZIE

Lettre du R. P. Michel à Mgr Breynat, Vicaire apostolique du Mackenzie.

Mission du Fort Good-Hope, le 8 février 1931.

« T'atchinétuégottinés », « Luét'atuégottinés », ou « Gens du large », trois noms qui servent à désigner la bande des Indiens « Peaux-de-lièvres » dépendant du district du Fort Good-Hope, mais éparpillés dans les parages Nord-Est du grand lac d'Ours. Essentiellement nomades, et ne faisant que de rares apparitions au fort, ces Indiens n'ont jamais eu grand contact avec les missionnaires, et leur instruction religieuse est forcément restée des plus rudimentaires, malgré les efforts tentés depuis une vingtaine d'années par les RR. PP. Rouvière, Robin et Binamé. Comment atteindre efficacement une trentaine de familles dispersées dans un immense désert de neige jusqu'à la distance de huit ou neuf journées de marche ? Aussi la dernière visite remontait-elle à trois ans.

L'automne passé, les chefs eurent l'idée de se grouper, vers le milieu de l'hiver, sur un même lac très poisson-

neux, situé à environ 200 km. du Fort, et réalisèrent leur projet en décembre. Mis au courant de cette heureuse innovation par les hommes qui vinrent à la Mission pour Noël, je résolus aussitôt de les accompagner dans leur retour.

Les préparatifs furent vite faits, car je ne voulais emporter que le strict indispensable. Cela néanmoins parut encore bien encombrant au jeune homme chargé de m'accompagner, puisqu'il ne put s'empêcher d'émettre la réflexion : « Qu'il faut donc de bagages aux Blancs pour voyager ! » Certes, ce ne sont pas eux qui vont s'embarrasser d'objets inutiles. Ainsi, le premier soir, au campement où nous étions réunis cinq convives, nous ne trouvâmes pour toute vaisselle qu'une assiette, une cuiller, une fourchette, un couteau et quatre gobelets ; cinq de ces articles étant d'ailleurs la propriété du Père.

Cependant, comme mon « tchilékwi » (serviteur) avait dû recevoir des anciens de la tribu ordre de se montrer prévenant à mon égard, il y mit assurément une attention digne d'éloges. Dès que nous eûmes pris notre premier repas, il s'empressa de laver mon assiette avec ce qui restait de thé, et, sans plus de façon, l'essuya avec une vieille culotte toute graisseuse qui lui avait précédemment servi à envelopper son poisson à chiens. Le lendemain matin, il ouvrit de grands yeux quand il me vit occupé à me laver le visage ; mais, jugeant de bon ton d'en faire autant, il s'emplit la bouche avec de l'eau de neige qu'il se cracha ensuite dans les mains et s'envoya de là sur la figure. Il acheva sa toilette en s'essuyant avec le torchon à vaisselle que j'avais mis à sa disposition.

Il nous fallut quatre jours pour atteindre le lieu du rendez-vous général. Le jeune homme avait chargé sur sa traîne la plus grande partie des objets nécessaires, et je conduisais le reste, en me réservant d'embarquer de temps à autre. Assez récemment, une plume qui ne semblait guère connaître nos habitudes, s'est permis d'écrire que les missionnaires du Nord-Ouest voyageaient

« confortablement couchés dans leur carriole ». A cela on pourrait bien répondre que le confortable d'une carriole à chiens est, pour le moins, très relatif. De plus, il semble bien que la majorité des missionnaires capables de le faire conduisent eux-mêmes leur attelage, bien que l'état des chemins laisse très souvent à désirer. D'ailleurs, convient-il d'appeler chemin une piste juste assez large pour permettre au voyageur d'y mettre ses deux pieds, sans danger d'enfoncer jusqu'à mi-corps dans la neige molle ? Ajoutez que, sous bois, il faut constamment prendre garde aux branches qui risquent de vous fouetter le visage, comme aussi aux chicots qui, en heurtant votre véhicule, peuvent aisément tout renverser, parfois même tout briser. C'était précisément le cas de la route très raboteuse que nous avions à suivre, et sur laquelle personne, sans doute, n'eût aimé à être carriolé.

La cordialité de la réception fit, du reste, vite oublier les difficultés du chemin. Ces braves gens étaient vraiment heureux de posséder le missionnaire. Beaucoup ne le connaissaient pas encore, et beaucoup n'avaient pas vu le prêtre depuis trois ans. Aussi que de confidences à lui faire !

Je fixai mon domicile près de la tente du chef. Ce fut vite fait. Un trou de quatre mètres de côté, dans la neige, au-dessus duquel on dressa une petite tente, et voilà la maison debout, que chauffera un minuscule poêle en tôle. Ni armoire, ni table, ni chaise ; à quoi bon ? Comme unique siège, ma caisse à chapelle, qui me servira surtout au moment des confessions. Pour lit, ma couverture de voyage, étendue sur le ... j'allais dire sur le plancher ! mais il n'y a aucune planche. Le plancher est remplacé par une couche de branches de sapin que les dames et demoiselles disposent avec tout l'art dont elles sont capables. Ce n'est pas aussi joli que les parquets cirés, ni aussi moelleux que les matelas de plume, mais cela a le grand avantage d'être facilement renouvelable. Quand les aiguilles d'épinettes sont presque entièrement tombées et qu'il ne reste plus que le bois,

quelques ménagères attentives s'en vont dans la forêt, rapportent sur leur dos une bonne charge de nouvelles branches, et profitent d'une absence de ma part pour me refaire un parquet neuf. Simple et économique, cela ne me coûte ordinairement que quelques galettes qui sont toujours acceptées avec grand empressement.

Le chef se conduit en gentilhomme et se montre plein d'égards pour ma personne et mes chiens. Sa femme déploie tout son savoir-faire pour préparer ma cuisine ; mais la pauvre ne soupçonne même pas l'existence d'écoles ménagères, et sa science culinaire est extrêmement limitée. A midi, du poisson bouilli, non salé ; le soir, du poisson bouilli, sans sel ; ainsi pendant dix-sept jours de suite. Je complétais avec quelques provisions personnelles. Le poisson est actuellement la seule nourriture de ces Indiens ; mais tout porte à croire qu'ils avaleraient volontiers un bon morceau de viande fraîche, à en juger par l'avidité avec laquelle ils croquent les nombreuses bestioles qu'ils capturent sur leur propre personne ou sur celles de leurs voisins.

Inutile de dire que je suis pour tous un objet de grande curiosité et épié jusque dans les moindres faits et gestes. Un incident assez bizarre me fit un jour comprendre toute l'importance presque superstitieuse qu'ils attachaient à mes paroles et à mes actes. J'avais un chien répondant au nom de « Pitou » et d'une docilité peu commune. Quand il se mettait à japper ou même à se disputer avec ses congénères, il me suffisait de l'interpeller par son nom pour le réduire immédiatement au silence. Cela fut vite remarqué, et le mot « Pitou » dut prendre, dans l'esprit général, une puissance magique, car, quelques jours après mon arrivée, une bagarre de chiens ayant éclaté dans le camp, j'entendis aussitôt hommes, femmes et enfants crier de toutes leurs forces : « Pitou ! Piton ! Pitu ! Pitô ! » Croyant mon chien en délit, je sors en vitesse, armé de mon fouet, et reste bien surpris de voir le vrai Pitou, tranquille à sa chaîne, tandis qu'une vingtaine d'autres « guedets » rageaient

comme des diables, en dépit de tous les « Pitous, Pitons, Pitos, Pitus ».

Avant d'aborder la question religieuse proprement dite, j'achèverai de faire connaître le caractère de ces Indiens par quelques lignes sur leurs jeux. Tous les Indiens en général sont grands joueurs. Ceux-ci ne font pas exception. Le jeu est, du reste, pour eux, une façon comme une autre de tuer le temps. Essentiellement trappeurs, chasseurs et pêcheurs, ils ont parfois des moments très durs, comme aussi de longues périodes inoccupées. En ce dernier cas, surtout quand ils sont en groupe, ils aiment à jouer, soit aux cartes, soit au jeu de la main. Par chance, les enjeux ne sont guère considérables. Ici, du moins, ils consistent généralement en allumettes et en tabac. On pourrait dire, si le terme n'était pas trop prétentieux, que le jeu de la main est le jeu national des Indiens. Divisés en deux camps, les joueurs tiennent en mains un menu objet qu'ils font passer de l'une dans l'autre, tandis que l'adversaire essaie de deviner dans quelle main il se trouve. La devinette est accompagnée de continuels mouvements des bras et du corps, de chants inarticulés et d'un effroyable tintamarre de tambourins. Rien de plus monotone en soi, et pourtant, rien de plus passionnant pour nos gens qui s'y livrent avec une ardeur à peine croyable, jusqu'à ruisseler de sueur et presque tomber de lassitude. Comment peuvent-ils y mettre tant de passion ? Mais, n'en est-il pas ainsi de presque tous les jeux ? D'ailleurs, quand je les préviens que c'est l'heure de la prière, ils interrompent sans difficulté et viennent presque tous au rendez-vous.

Pour s'instruire de la religion, en effet, ils font preuve d'une bonne volonté admirable. Les plus instruits sont heureux de montrer ce qu'ils savent, et les moins avancés sont généralement contents d'apprendre. Quotidiennement, matin et soir, une réunion quasi plénière a lieu dans la tente du chef ; le matin pour la messe, le soir pour le chapelet. Chaque fois une instruction et le chant d'un cantique accompagnent l'exercice principal. Le

Peau-de-Lièvre est grand amateur de chant ; ceux-ci ne font pas exception ; ils exigent seulement que je les accompagne presque toujours, ce qui finit par mettre mes cordes vocales à une bien pénible épreuve. Leur exactitude à répondre au chapelet mériterait bien aussi des louanges, mais leur manie d'escamoter la moitié des mots m'oblige souvent à tout dire avec eux, afin de leur graver les formules dans la mémoire.

Le plus difficile est de mettre à leur portée les grandes vérités de notre sainte religion. Leur langue s'y prête si peu, et leurs esprits sont si terre à terre ! Qu'êtes-vous devenus, beaux rêves d'éloquence du scolasticat ?... Aussi est-ce bien souvent que la leçon faite en public ne finira par être comprise que dans un entretien particulier. Cette instruction complémentaire aura lieu dans ma demeure.

Dans le but de les apprivoiser plus facilement, j'avais, dès le début, permis à tous de venir me trouver à telle heure qu'il leur plairait. Il ne fut certes pas nécessaire de répéter l'invitation. Les visites ne manquèrent pas, tant celles des vieux et des vieilles qui s'amenaient à six heures du matin comme à onze heures et demie du soir, que celles des jeunes, témoin ce bambin de cinq ans qui fit au moins vingt entrées et sorties dans une seule journée. J'avais lu, peu auparavant, l'histoire du doux et patient saint François de Sales. Le souvenir m'en fut plus d'une fois utile. Un prétexte souvent invoqué pour ces visites était une prétendue consultation médicale, car l'Indien, étonnamment dur à la souffrance quand il est seul, devient douillet à l'extrême dès qu'il flaire la présence de quelque médecine. On multiplie les consultations pour tous les maux qui peuvent atteindre la personne humaine, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, et, pour la moindre égratignure, on réclame un bandage fait par le missionnaire.

Plus importante est l'œuvre des catéchismes. En cela je suis grandement aidé par Alexis, le petit garçon du chef. Bien qu'il n'ait que onze ans, il déploie un zèle

admirable pour me recruter des auditeurs. Au premier signal, il crie à pleine gorge, parcourt le camp et m'amène tous les enfants qu'il trouve. Quelques-uns ne sont guère plus hauts que ma botte et peuvent à peine tenir sur leurs pieds, mais qu'importe ? On tâchera quand même de leur enseigner à faire le signe de la croix et à prononcer les noms bénis de Jésus, Marie, Joseph. Pour les attirer plus facilement, Alexis promet à tous que le missionnaire leur donnera du sucre. Ce doit être là, en effet, un argument bien alléchant, car, déjà avant mon départ d'ici, un des hommes m'avait dit jusqu'à trois fois : « Père, quand tu viendras nous voir, ma petite fille Christine aura certainement peur de toi, mais donne-lui du sucre. »

Très influent sur les petits, Alexis ne l'est malheureusement pas autant sur la principale classe d'auditeurs que je voudrais atteindre, celle des jeunes gens de 14 à 27 ans, qui n'ont pas encore fait de première Communion. Ceux-là, je suis souvent obligé d'aller les chercher moi-même, ou de les attirer comme je peux à me faire visite. Les avoir tous à la fois, la chose n'est guère possible. Ils viennent deux ou trois ensemble, plus souvent seuls, en sorte que, parfois, il me faut répéter plusieurs heures de suite les mêmes formules de prières et les mêmes explications élémentaires. Heureusement qu'ils ne sont pas discuteurs et admettent volontiers ce qui leur est enseigné. Ils n'ont eu que très peu de rapports avec les Blancs, et le missionnaire conserve sur eux tout son prestige d'envoyé du ciel.

Très vite, parce que très occupés, les jours succèdent aux jours, jusqu'à ce qu'arrive le troisième et dernier dimanche que je dois passer parmi ces braves gens. Tous sont maintenant renouvelés dans la grâce et l'amitié de Dieu, et douze personnes ont pu être préparées à la première Communion. La plus âgée des douze a cinquante-deux ans, et la plus jeune quinze. Il s'agit de laisser dans tous les cœurs une impression bienfaisante et durable. En faisant accepter quelques sacrifices à la sainte liturgie, on réussit à chanter, avec quel enthou-

siasme ! une grand'messe sous la tente. Puis, à la suite des douze premiers communiants, tous les autres à même de le faire s'en vinrent recevoir le pain qui « rend les cœurs forts ». Comment alors ne pas se rappeler l'action de grâces que le divin Maître adressait à son Père céleste : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous remercie de ce que, ayant caché le trésor de votre doctrine à tant de sages et de savants qui brillent dans le monde, vous l'ayez révélé aux humbles et aux plus déshérités ? »

Le soir de ce même jour, la prière nous réunit tous une dernière fois pour nous placer sous la garde de Jésus et de sa Mère Immaculée, et le lendemain avant l'aurore, je reprenais le chemin de Good-Hope, où j'arrivais quatre jours plus tard par 56 degrés de froid. Comme la maison me parut chaude ! Mais, ce qui ne le fut pas moins, ce fut la réception cordiale du Frère LATREILLE. Pendant mes vingt-quatre jours d'absence, il avait gardé seul le domicile et assuré la prière du dimanche. Or, si la solitude prolongée est une grosse épreuve pour tout le monde, elle l'est encore beaucoup plus en nos rudes contrées et en cette saison. La rigueur de la température ne permet guère les travaux extérieurs. D'autre part, le Frère convers n'est pas nécessairement homme d'étude. Il se conçoit alors aisément que certaines heures lui paraissent très longues et très pénibles.

J'avais espéré que le Père GATHY viendrait de Norman en mon absence et assurerait ainsi le ministère à Good-Hope ; mais une lettre subséquente m'apprit que, dans le même temps, ce cher Père missionnait, lui aussi, sur une autre partie du lac d'Ours. Du coup, je vis clairement un autre problème se dresser devant mes yeux : pour maintenir et achever l'œuvre de la grâce dans l'âme de ces pauvres Indiens, il faudrait nécessairement les visiter chez eux au moins une fois chaque année, et cela à cette époque-ci ; mais alors, qui prendra soin de la majeure partie de la population qui a justement coutume de séjourner au Fort à la même date ? Solution du problème : « Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer

des ouvriers dans son champ. La moisson est mûre, le champ est très vaste, mais les ouvriers ne sont pas assez nombreux. »

J.-L. MICHEL, *O. M. I.*



Lettre du R. P. Jean-Louis Michel à Mgr le Révérendissime Père Supérieur Général.

Mission Notre-Dame de Bonne-Espérance,
Fort Good-Hope, le 9 août 1931.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Depuis ma dernière lettre, la Mission du Fort Good-Hope a continué de vivre avec son même personnel et à peu près dans les mêmes conditions matérielles et morales. Le bon Dieu a conservé à vos deux enfants la santé du corps, et il semble que le bon esprit chrétien s'est maintenu parmi les âmes.

Au point de vue matériel, nous continuons, dans la mesure de nos forces et en tâchant de les développer un peu plus chaque année, les travaux de jardinage destinés à nous faire vivre et à aider aussi un peu la mission-école d'Aklavik, qui donne si généreusement ses soins aux enfants et aux malades de Good-Hope. J'espère que, cet automne encore, nous pourrons envoyer là-bas de 70 à 80 sacs de légumes.

Au point de vue spirituel, j'ai réussi à faire, en janvier, un voyage très consolant chez les « gens du large ». Nous appelons ainsi la partie de la tribu Peau-de-Lièvre, éparpillée sur le Nord-Est du grand lac d'Ours, dans la région du lac Colville et du lac des Bois. Ces Indiens — une centaine au moins — s'étaient groupés pour la circonstance, à environ 120 milles de la Mission. Je suis